

—Bonjour, ma bonne Pauline, ça va bien ?

—Très bien, je m'occupe de ton dîner... Veux-tu savoir ce que tu auras ? De la soupe aux pommes de terre, un gigot et des œufs au lait.

—C'est admirable ! J'adore tout cela et je meurs de faim.

—Et de la salade que j'oubliais, même que t.1 m'aideras tout à l'heure à la cueillir, la salade. On dînera à six heures et demie, bien exactement, parce que ce soir, à sept heures et demie, M. le curé a son office du mois de Marie.

—Où est-il, mon parrain ?

—Dans le jardin... Il est bien triste, M. le curé, à cause de cette vente d'hier.

—Oui, je le sais, je le sais.

—Ça va le remonter un peu de te voir. Il est si content quand tu es là ! Prends garde... Loulou va manger les rosiers grimpants... Comme il a chaud, Loulou !

—J'ai fait le grand tour par les bois et j'ai marché vite.

Jean rattrapa Loulou qui se dirigeait vers les rosiers grimpants ; Il le débriida, le dessella, l'attacha sous le petit hangar, et, en un tour de main, avec un gros paquet de paille, le bouchonna. Après quoi, Jean entra dans la maison, se débarrassa de son sabre, remplaça son képi par un vieux chapeau de paille de cinq sous et s'en alla retrouver le curé dans le jardin.

Il était fort triste, en effet, le pauvre curé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, lui qui, d'ordinaire, dormait si facilement, si doucement, d'un bon sommeil d'enfant. Son âme était déchirée. Longueval aux mains d'une étrangère, d'une hérétique, d'une aventurière ! Jean répétait ce que Paul avait dit la veille :

—Vous aurez de l'argent, beaucoup d'argent pour vos pauvres.

—De l'argent ! de l'argent... Oui, mes pauvres n'y perdront rien, ils y gagneront peut-être... Mais cet argent, il faudra que j'aie le demander, et, dans le salon, au lieu de ma vieille et chère amie, je trouverai cette Américaine à cheveux rouges,—il paraît qu'elle a des cheveux rouges !—J'irai certainement pour mes pauvres, j'irai... Et elle m'en donnera de l'argent, mais elle ne me donnera que de l'argent. La marquise donnait autre chose. Elle donnait de sa vie et de son cœur... Nous allions ensemble, chaque semaine, visiter les pauvres et les malades. Elle connaissait toutes les souffrances et toutes les misères du pays. Et quand j'étais cloué par la goutte dans mon fauteuil, elle faisait la tournée toute seule, et aussi bien, et mieux que moi.

Pauline vint interrompre cette conversation. Elle arrivait portant un immense saladier de faïence où s'épanouissaient, violentes et criardes, de grosses fleurs rouges.

—Me voilà, dit Pauline, je viens cueillir la salade... Jean, veux-tu de la romaine ou de la petite chicorée ?

—De la petite chicorée, répondit Jean gaiement... Il y a longtemps que je n'en ai mangé, de la petite chicorée.

—Eh bien ! tu en auras ce soir... Tiens, prends le saladier...

Pauline se mit à couper sa petite chicorée et Jean se penchait pour recevoir les feuilles dans le grand saladier. Le curé les regardait faire.

En ce moment un bruit de grelots se fit entendre. Une voiture approchait, qui sonnait un peu la ferraille. Le jardinet de l'abbé Constantin n'était séparé de la route que par une haie très basse, à hauteur d'appui, au milieu de laquelle se trouvait une petite porte à claire-voie.

Tous les trois regardèrent et virent venir une calèche de louage de forme primitive, attelée de deux gros chevaux blancs et conduite par un gros cocher en blouse. A côté de ce vieux cocher, se tenait un grand domestique en livrée, de la plus sévère et de la plus parfaite correction. Dans la voiture, deux jeunes femmes, portant toutes deux le même costume de voyage, très élégant, mais très simple.

Quand la voiture se trouva devant la haie du jardin, le cocher arrêta les chevaux et, s'adressant à l'abbé :

—Monsieur le curé, dit-il, voici des dames qui vous demandent.

Puis, se tournant vers ses clientes.

—Le voilà, ajouta-t-il, M. le curé de Longueval.

L'abbé Constantin s'était approché et avait ouvert sa petite porte. Les voyageuses descendirent. Leurs regards s'arrêtèrent, non sans un peu d'étonnement, sur ce jeune officier qui se trouvait là, un peu empêtré, son chapeau de paille dans la main droite et dans la main gauche son grand saladier tout débordant de petite chicorée.

Les deux femmes entrèrent dans le jardin, et la plus âgée, — elle paraissait avoir vingt-cinq ans, — s'adressant à l'abbé Constantin, lui dit avec un petit accent étranger, très original et très particulier :

—Je suis donc obligée, monsieur le curé, de me présenter moi-même ?... Mme Scott. Je suis madame Scott. C'est moi qui, hier, ai acheté le château... et la ferme... et le reste tout autour. Je ne vous dérange pas, au moins, et vous pouvez me donner cinq minutes ?

Puis, désignant sa compagne de voyage :

—Miss Bettina Percival, ... ma sœur, vous l'avez deviné, je pense ? Nous nous ressemblons beaucoup, n'est-ce pas ? Ah ! Bettina, nous avons oublié dans la voiture nos deux sacs, ... et nous en aurons besoin.

—Je vais les prendre.

Et comme Miss Percival se préparait à aller chercher les deux petits sacs, Jean lui dit :

—Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi...

—Je suis vraiment bien fâchée, monsieur, de vous donner cette peine... Le domestique vous les remettra... Ils sont sur la banquette de devant.

Elle avait le même accent que sa sœur, les mêmes grands yeux noirs, riant et gais, et les mêmes cheveux,—non pas rouges,—mais blonds avec des reflets dorés, où délicatement se jouait la lumière du soleil. Elle salua Jean avec un joli sourire et celui-ci ayant remis à Pauline le saladier de chicorée, s'en alla chercher les deux petits sacs.

Pendant ce temps, très ému, très troublé, l'abbé Constantin introduisait dans le presbytère la nouvelle châtelaine de Longueval.

### III

Ce n'était pas un palais, le presbytère de Longueval. La même pièce, au rez-de-chaussé, servait de salon et de salle à manger, communiquant directement avec la cuisine par une porte toujours grande ouverte ; cette pièce était garnie du mobilier le plus sommaire : deux vieux fauteuils, six chaises de paille, un dressoir, une table ronde. Déjà, sur cette table, Pauline avait mis les deux couverts de l'abbé et de Jean.

Mme Scott et Miss Percival allaient et venaient, examinant avec une sorte de curiosité enfantine l'installation du curé.

—Mais le jardin, la maison, tout est charmant, disait Mme Scott.

Elles entraient toutes deux résolument dans la cuisine. L'abbé Constantin les suivait, suffoqué, stupéfait, effaré devant la brusquerie et la soudaineté de cette invasion américaine. La vieille Pauline, d'un air inquiet et sombre, regardait les deux étrangères.

—Les voilà donc, se disait-elle, ces hérétiques, ces damnées !

Et de ses mains agitées, tremblantes, elle continuait machinalement à éplucher sa chicorée.

—Je vous fais tous mes compliments, mademoiselle, lui dit Bettina, votre petite cuisine est si bien tenue ! Regardez, Suzie, n'est-ce pas tout à fait le presbytère que vous désirez ?

—Et aussi le curé, continua Mme Scott. Ah ! oui, monsieur le curé, voulez-vous me laisser vous dire cela ? Si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez tel que vous êtes ! En chemin de fer, ce matin, Bettina, qu'est-ce que je vous disais ? et encore, tout à l'heure, en voiture ?